

Publicité



Un travail « alimentaire » :
mais, regardons bien, il est de la main de William Hogarth !

Thomas Sydenham

*« l'Hippocrate anglais »
dans le Journal des Sçavans*



J N Cloarec

Thomas Sydenham, 1624-1689.

The British Hippocrates

Un parcours original



Une statue de Sydenham devant le
Musée d'histoire des sciences d'Oxford



Wynford Eagle Manor House, berceau de la famille Sydenham

La demeure, construite sous le règne d'Henri VIII, fut restaurée en 1630

Thomas Sydenham est né dans le Dorset, à Wynford Eagle, dans une ancienne famille de petite noblesse. Il est élevé dans un milieu de *Têtes Rondes*, partisans du Parlement opposés à Charles 1^{er}. Le premier juillet 1643, il débute ses études à Oxford, mais deux mois plus tard il rejoint l'armée des Parlementaires, où il sert sous les ordres de son frère Francis qui commande avec compétence la cavalerie des partisans du Parlement. Le Dorset est le théâtre d'escarmouches, de raids de cavalerie, de sièges ; le comté, avec ses ports, est, pour les Royalistes, un lien vital permettant les communications avec leurs alliés européens. Deux ans plus tard il retourne à Oxford (Magdalen College). Bachelier en médecine il devient *fellow* au college *All Souls*, (il est bien jeune, mais le départ de Royalistes a libéré des places...). 1650 : seconde guerre civile, le capitaine Sydenham quitte le monde universitaire. L'engagement de la famille en faveur d'Oliver Cromwell avait été chèrement payé : la mère fut assassinée par des royalistes lors d'un raid de représailles contre les partisans les plus connus du Parlement dans le Dorset, deux des frères de Thomas avaient péri au combat ! Le frère aîné, William, proche de Cromwell fut colonel et gouverneur de l'île de Wight ; le père, *Old Captain Sydenham*, fut exilé à Exeter, Thomas, lui-même fut blessé à la bataille de Worcester. Il revint à Oxford sans idée précise de carrière future. Après avoir repris des études de médecine, Thomas aurait effectué un séjour à Montpellier, du moins c'est ce qui est habituellement rapporté, mais ce n'est pas si sûr,

c'est peut-être une légende « fondée par un ouï-dire assez vague. Peu à peu elle se renforça par la répétition » (Mirko D. Grmek, 1990). La biographie de Sydenham présente des obscurités qui permettent d'y introduire, de manière arbitraire, mais plausible, un séjour en France, notamment dans les années 1659-1661 quand il menait une vie de proscrit politique.

En 1660, avec l'accession de Charles II, les partisans de Cromwell sont amnistiés. Installé à Londres en 1661, il reçoit en 1663 l'autorisation d'exercer la médecine à Westminster, (ce qu'il faisait du reste avant, mais à l'époque...).

On connaît peu les détails de sa vie privée ; il se marie en 1655 avec Mary Gee, un de ses trois fils, William, sera également médecin, il fera connaître les œuvres de son père. Sydenham écrivait en anglais, il avait certes étudié le latin mais s'était fait aider pour la traduction latine ; c'est à partir de celle-ci que William fournira la version anglaise définitive. Il avait d'excellentes relations avec Robert Boyle qui préface son premier ouvrage *Methodus curandi febres*, et surtout avec John Locke, philosophe et médecin (1632-1704). Il y a du Locke dans les *Observationes medicae* de Sydenham ; et l'ouvrage majeur de Locke, *Essay on human understanding* correspond aux opinions professées par les deux : rôle de l'observation, de l'expérience sensorielle, le rejet des hypothèses, le refus des causes finales... Locke, qui maîtrise parfaitement le français, fait lors de son séjour de trois ans et demi en France la « promotion » de Sydenham, le met sur le même plan que Newton, Huyghens, Boyle ; distribue des copies des *Observationes medicae*. Le jeune homme qui sort des guerres civiles est abrupt et provocateur : *Physick is not to be learned by going to university... et I know an old woman in Covent Garden who understands botany better, and for anatomy, my butcher can dissect a joint full as well*. Médecin renommé, il aura un comportement plus modéré ! C'était un homme doux et discret, *Puritan Simplicity of his attire accentuated the quiet dignity of his bearing*, écrit Kenneth Dewhurst qui ajoute quand même que *trained in school of revolt, Sydenham has little regard for theory or tradition*. Théophile de Bordeu (1722-1176) le décrit comme un sage praticien aux *mœurs douces, honnêtes, simples et pleines de candeur*. Le Dr Blackmore (décédé en 1729) rend compte du parcours de Sydenham : *Le Dr Sydenham qui devint habile et grand Médecin, quoiqu'il ne se fût pas destiné à cette Profession, jusqu'à la fin de la Guerre Civile, se trouvant sans emploi, il s'y engagea pour avoir de quoi subsister, sans avoir proprement aucune des connaissances préliminaires pour cela. Et ce qui fera voir au Lecteur quel mépris il avait pour les Livres de Médecine, c'est que je lui demandais un jour quels livres il me conseillait de lire pour me former à la Pratique, il répondit : « Lisez Don Quichotte, c'est un fort bon livre, je le lis actuellement ». Tant cet habile homme avait peu d'estime pour la science puisée dans les auteurs qui l'avoient précédés*. Ce médecin célèbre au comportement modeste ne détestait pas la plaisanterie. Importuné par un gentilhomme hypocondriaque, il pensait s'en débarrasser en indiquant qu'il ne pouvait rien pour lui, mais que peut-être à Inverness, un remarquable médecin, le Dr Robertson (?). Le « malade » qui était fortuné, se rend en Ecosse, constate qu'il n'y a pas de praticien portant ce nom, et finit par regagner Londres, très en colère... Mais totalement guéri de sa neurasthénie et de son hypochondrie.

Sydenham, souffrant de la goutte et de la gravelle, a profité de ses souffrances de malade pour enrichir les constatations qu'il avait déjà opérées. Ses rapports avec la Faculté n'étaient pas toujours cordiaux, il faut dire que certains confrères le trouvaient trop novateur, ceux qui *vitio statim verbunt si quis novi aliquid, ab illis non prius dictum vel etiam inauditum in medium proferat* (qui se détournent



Puritan Roundhead

par John Pettie

brusquement si quelque chose est nouveau ou si quelqu'un doit divulguer quelque chose qui n'avait pas déjà été dit ou entendu). En revanche, il a eu de bonnes relations avec de jeunes confrères qui se feront un nom par la suite : Richard Blackmore, et surtout Hans Sloane (1660-1735), prestigieux médecin (ses collections furent à l'origine du *British Museum*), futur président de la *Royal Society*, et qui fut bien aidé par Sydenham dans son apprentissage. Il leur a montré le bon exemple : *Young Man, you must go to the bedside, it is there alone you can learn disease*.

Ce fut encore vers ce même temps qu'il fit connaissance avec Mr Sydenham, célèbre dans la Médecine, qui conçut pour lui une si grande estime et une si vive amitié, qu'il l'engagea à venir loger près de lui et lui proposa lui-même d'une façon très pressante à beaucoup de ses malades ; espèce de recommandation que Sydenham n'eût probablement osé faire, s'il n'avoit été aussi sûr du cœur et aussi de l'attachement du jeune Médecin qu'il l'étoit de son esprit et de son habileté.

Eloge de Mr Sloane

Histoire de l'Académie Royale des Sciences ; 1753 p.450-474.

A Amsterdam, chez J. Scheurer et Pierre Mortier le Jeune. MDCCLXII



La chevauchée vers Inverness

L'histoire du patient allant chercher la guérison en Ecosse a été rapportée avec des variantes. Si on se fie à la meilleure biographie disponible, celle de Kenneth Dewhurst, Sydenham qui préconisait la vie au grand air, l'exercice, une alimentation simple et saine, croyait à une action bénéfique de l'équitation (« riding long journeys on horseback was one of Sydenham's favourite remedies, particularly for phtisies »). Et il aurait donc expédié le patient hypocondriaque avec une lettre d'introduction pour un soi-disant Dr Robertson ! Le pseudo-malade était revenu furieux, mais guéri, Sydenham aurait justifié son comportement (*I wished to send you on a journey with some interest in view*) ; le patient, à l'aller, ayant l'idée fixe de la cure miracle qui l'attendait et, au retour, la rage d'avoir été berné (*you were equally engaged in thinking of scolding me - to 'scold' voulant dire gronder, ronchonner...*). Cela s'est sans doute déroulé ainsi, mais Dewhurst a repris deux sources, concordantes il est vrai, datant du début du XIX^e siècle, donc les propos qu'il prête à Sydenham ne sont pas absolument sûrs.

J.d.S. du 14 septembre 1676

C'est une traduction un peu tardive, les insertions dans le J.d.S. ne suivent pas la chronologie

OBSERVATIONES MEDICÆ CIRCA
morborum acutorum historiam & curationem, Aut.
Th. Sydenham M. D. Londini, & se trouvent
à Paris chez Olivier de Varennes.

Les maladies aiguës dont cet Auteur nous
donne dans cet ouvrage l'histoire naturelle
avec la description exacte de leurs symptômes,
& des remèdes spécifiques dont il s'est servi avec
succès pour les guerir, sont Epidémiques ou Inter-
mittentes. Il attribue celles cy à une certaine
anomalie des corps, comme il parle, qui surprend
en tout temps ceux seulement qui sont ainsi dis-

des publications. Ce si modeste compte-rendu
de deux pages a vraisemblablement été
rédigé par le rédacteur en charge des
questions médicales (le Dr Jean-Baptiste
Denis connu pour être un grand partisan de la
transfusion). Il a survolé l'imposant ouvrage,
retenant l'influence de l'environnement dans
diverses pathologies : la maligne altération de
l'air qui est autant infectée différemment par
certaines exhalaisons ou fermentations
minérales qui sortent des entrailles de la terre,
infecte aussi le corps humain. Parmi les

remèdes évoqués dans l'article, le vitriol mêlé à la bière n'est guère encourageant, contrairement à ce
remède contre la toux : de l'huile d'amandes douces qui adoucit et aide l'expectoration.

J.d.S. du 16 septembre 1682

Une simple mention : la Dissertatio Epistolaris per Sydenham se trouve à Paris, chez Antoine
Dezallier.

J.d.S. du 24 avril 1684

Et c'est tout ! On ne voit pas ce que peut
être le contenu du collationnement des petits
Ouvrages de cet habile Médecin ! Cet article est
suivi par la relation d'un accouchement surprenant
survenu en Xaintonge d'un intérêt fort limité.

144 JOURNAL
THOMÆ SYDENHAM MED. DOCT.
ne Pract. Lond. opuscula quosq. hactenus separatim pre-
diere omnia. Amstelæd. 12. & se trouvent à Paris chez la
V. Cellier.
LA crainte que l'on a eue que les petits Oüvrages
que cet habile Médecin a donnez de temps en temps
séparément, n'eussent le sort des feuilles volantes qui ne
se retrouvent pas aisément dans la suite, a donné la pen-
sée de les ramasser tous ensemble pour en faire un seul
volume. On devoit bien cette justice à ce sçavant hom-
me. Pour la commodité du Public on y a ajouté une
Table fort exacte, & on a corrigé plusieurs fautes qui
s'estoient glissées dans l'impression de chaque petit Ou-
vrage en particulier.

J.d.S. année 1685

EXTRAIT DU JOURNAL DE LIPSIC, CONTENANT
quelques Observations de M. Sydenham sur la Goutte.
1. Il attribue cette maladie à des indigestions ou cruditez causées
par des excès de quelque nature qu'ils soient.
2. Parce que selon luy, la nature dans cette espèce de mal, renvoie
la matiere peccante aux extrémités & aux articulations d'où elle les

12 mars

Dans les deux cas, l'extrait des Acta eruditorum (revue publiée à Leipzig) et le livre édité à Paris,
il est question de goutte et d'hydropisie. Parmi les conseils dispensés par le praticien celui de
poursuivre régulièrement le traitement, même entre les accès : Il veut que, comme la goutte est un
mal régulier, et pour ainsi dire d'habitude, on ne peut passer aucun jour sans en user, et cela durant
l'intervalle des paroxysmes, car pendant les paroxysmes il est d'avis qu'on fasse diète, qu'on s'abstienne
de manger et qu'on demeure au repos. Pourquoi ne pas essayer sur les douleurs des jointures les
Moxas, manière de brûlures en usage chez les Chinois ?

J.d.S. du 18 juillet 1715

LE JOURNAL
DES
SÇAVANS
Du LUNDY 4. FEVRIER M. DCCXV.
DE PURGANDA MEDICINA A CURARUM SORDIB

C'est un compte-rendu d'un ouvrage de Guillaume
Cavelier (16..-1751), médecin du duc d'Orléans, professeur au
Collège de France, il se réclame de quelques prédécesseurs
britanniques, Morton et surtout Sydenham le premier de ceux
que l'auteur fait passer en revue. C'est luy (nous dit-on), qui,
employant à observer la nature un temps que les autres
employent à feuilleter des livres, a remis sur pied la manière
d'observer d'Hippocrate dont on avoit presque perdu le souvenir. C'est à la scrupuleuse exactitude et
au travail infatigable de cet Anglois que nous sommes redevables de tant d'observations qu'il a
amassées et mises en ordre, tant sur les symptômes qui accompagnent les maladies dans leur
commencement, leur progrès et leur fin, que les remèdes qui y conviennent : et l'on peut tirer d'autant
plus d'utilité de ces observations, qu'il n'oublie aucune des circonstances essentielles, surtout par
rapport aux différences du sexe, de la constitution de l'air, etc. C'est par cette attention qu'il est parvenu
à déterminer le caractère de chaque maladie ; et qu'il a plus contribué à l'avancement de la Médecine
pratique, pendant le peu d'années qu'il a vécu, que l'on n'avoit fait avant luy pendant plusieurs siècles.

J.d.S. du 4 février 1712

Le titre est interminable ! Hippocrates defendido de
las imposturas y calumnias que algunos Medicos le imputan...
(etc.). Le livre est un plaidoyer à la gloire d'Hippocrate !
l'Auteur ? Le Dr Marcelino Boix y Moliner (1636-1722), dont la
liste des titres est imposante. Ce compte-rendu de 9 pages
mérite d'être lu ! L'auteur qui combat le galénisme est un
« Néo-Hippocratiste », Hippocrate étoit éloigné du caractère
de la plupart de nos Médecins en accablant sans relâche et
sans discernement leurs malades par des saignées, des
purgations, par des cordiaux, par des sudorifiques, etc. afin
qu'ils ne puissent encourir les reproches d'avoir manqué cette occasion précieuse et fugitive dont parle
Hippocrate et que, si le malade vient à mourir entre leurs mains, ils n'auraient la conscience chargée
d'aucune omission. Parmi les grands esprits dont il se réclame, à l'égard du raisonnement, il emprunte
le fond de Gassendi et de Sydenham. Il fournit des citations de Bacon et de Sydenham. Boix, mentionne
aussi le fameux Laudanum du médecin anglais.

LE JOURNAL
DES
SÇAVANS.
Du LUNDY 4. FEVRIER M. DCCXII.
HIPPOCRATES DEFENDIDO, DE LAS IMPOS-
turas, y calumnias que algunos Medicos poco cautos le
imputan: en particular en la curacion de las enfermedades
agudas: pues hasta agora todavia se ignora como las cura-
ra: con sola la Exposicion, & Comentario del primer Apib-
rismo: Pite breve, & de muy larga. Dr. Por el Doct. D.
Miguel Marcelino Boix y Moliner: Natural de las Cuevas
de Van Rons, Cabera de la Encomienda Mayor de la
Orden de Montesa, Reyno de Valencia: Colegial que



La valeur des comptes rendus du J.d.S.

En 1665, le parlementaire Denis de Sallo avait fondé le *Journal des Sçavans* dont le but était de rendre compte de tout ce qui paraît dans la « République des Lettres » ; ce terme qui s'applique à la fois au monde savant et à sa production, est fréquemment utilisé à l'époque. (Furetière : *On dit aussi République des Lettres en parlant de tous les gens d'étude*. Et Richelet : *Ce sont tous les gens de lettres en gros*.) En 1682, la revue porte en sous-titre : *Recueil succinct et abrégé de tout ce qui arrive de plus surprenant dans la nature et de ce qui se fait ou se découvre de plus curieux dans les Arts et dans les Sciences*.

Les deux textes dans lesquels Thomas Sydenham n'est qu'évoqué (4/02/1712 et 18/07/1715) sont riches en informations, très exploitables donc. En revanche les cinq articles parus de 1676 à 1685 sont très légers et n'apportent que peu de précisions sur le célèbre clinicien.

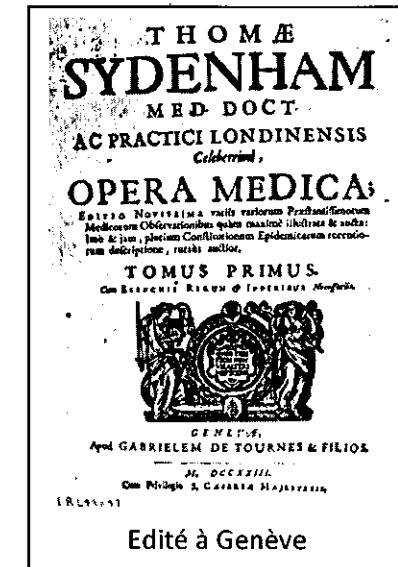
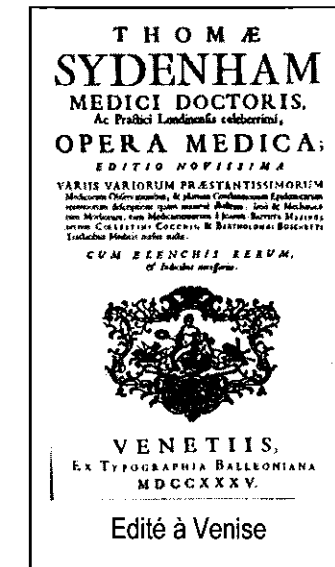
Comment expliquer cette déficience ?

On songe d'abord à un manque d'investissement du Rédacteur ; il n'a pas été performant, mais ce ne peut être la seule explication ! Il y a pourtant une attente, le J.d.S. vise un public d'érudits et de savants pour lequel le rédacteur doit fournir des comptes rendus d'ouvrages récents en en résumant les contenus et (en principe) se condamnant à la neutralité. En 1666, le J.d.S. consacre 10 pages à la *Micrographia* de Robert Hooke, à cause de la curiosité du livre, mais aussi *parce qu'il est écrit en une langue que peu de personnes entendent*, c'est-à-dire en anglais. C'était un début, les traductions se multiplient, la science anglaise est fort prisée en France ; l'imprimeur du J.d.S. note en 1678 que les nouveautés qui viennent d'Angleterre sont d'un goût particulier à Paris, on les donnera désormais dans une plus grande étendue qu'on n'a fait jusqu'ici. Cet engouement se maintiendra-t-il ? Jacques Roger montre que « outre les questions de langue, les événements de la politique internationale peuvent séparer les savants. En particulier, la guerre de la Ligue d'Augsbourg coupa pendant dix ans, de 1688 à 1697, les savants français de leurs collègues anglais et hollandais. En 1698, Lister constate à Paris que les guerres avaient rendu les savants de ce pays entièrement étrangers à ce qui se faisait en Angleterre, et le Marquis de L'Hôpital lui exprime son vif désir d'avoir des livres anglais. Et non seulement les guerres arrêtent le passage des livres, mais elles risquent de créer une politique chauvine, et c'est peut-être à un raisonnement de cette nature, doublé d'une intervention du pouvoir, qu'il faut attribuer le changement très sensible du *Journal des Sçavans* en 1688 : les comptes rendus scientifiques cèdent la place à la polémique contre les protestants de Hollande, et les extraits des journaux étrangers sont supprimés. »

En 1666, Colbert crée l'Académie royale des sciences. Elle ne se dote pas d'une publication spécifique, on compte alors manifestement sur le *Journal des Savans* pour diffuser les connaissances, tandis que chez les Anglais la *Royal Society* fondée par Boyle en 1662, va créer les *Philosophical transactions* en 1665. C'est seulement en 1699, que l'Académie royale des sciences va se doter d'une publication, l'*Histoire de l'Académie Royale des Sciences* qui ne verra réellement le jour qu'en 1703.

Les **Tables du Journal** (volume 9, 1759) donnent, mais beaucoup plus tard, une image flatteuse de Sydenham. Les écrits de Sydenham, sont peut-être, dit-on, ce qu'il y a de plus propres à former de bons médecins : les seules Observations sur les Fièvres suffisent pour faire juger de ses grandes lumières, et combien il étoit avancé dans la connaissance de la nature ; sa Pratique dans le traitement des fièvres étoit fondée sur le système de la fermentation. Sa Médecine étoit simple et admettoit peu de remèdes, il étoit plein de droiture et de candeur, il se proposoit d'être utile et non de faire valoir sa science.

L'essentiel de l'œuvre de Sydenham



Methodus Curandi Febres

Pour guérir les fièvres intermittentes (le paludisme étant très répandu), Sydenham avait utilisé le quinquina malgré le peu de sympathie que lui inspirait l'appellation « poudre des Jésuites ! Moins obstiné qu'un Guy Patin qui refusait obstinément ce qu'il baptisait *poudre loyolitique*, il définit les conditions d'utilisation de ce que l'on nommait aussi *Peruvian Bark*, écorce péruvienne) il avait publié sa méthode... ce qui ne sera pas perdu pour tous ! Dans une lettre à Locke, Sydenham s'étonne des sommes colossales amassées en si peu de temps par Robert Talbor (1642-1681) qui, simple garçon apothicaire à Cambridge, a guéri des fièvres à la cour de Charles II. En France « le roi, souffrait comme ses ouvriers, nous l'avons appris, des accès de fièvre liés au paludisme que les moustiques transmettaient autour des jardins de Versailles (Pr Pouliquen). Arrivé en France, Talbor avait obtenu une somme considérable pour livrer la composition du *remède anglais* (1679). Et en plus Louis XIV l'anoblit ! Talbor est un charlatan certes, mais son remède est efficace, on ne soupçonne pas la présence du quinquina dont l'amertume est masquée par des ajouts divers ! Son succès est énorme, La Fontaine écrit, en 1680, des *Vers à la louange du Chevalier Talbor*, une somme d'âneries à la gloire du *nouvel Esculape Anglois* ! Le fameux Talbor devait avoir lu Sydenham ; en tout cas ce dernier en était persuadé !

Sydenham avait identifié *a new fever*, c'était sans doute la typhoïde.

La variole (smallpox)

Rhazes, comme on l'appelle en Occident, c'est-à-dire Abu Bakr ibn Razi (v 860-923), le grand médecin arabo-islamique d'origine iranienne, avait le premier donné une description de la variole. Bien plus tard, on continue à suivre aveuglement ses prescriptions. Entre 1660 et 1670, les épidémies se succèdent en Grande Bretagne et sur le continent. Le mal est extrêmement contagieux. On se fie à Rhazes, les malades doivent être placés dans une ambiance surchauffée et on leur administre une thérapeutique compliquée, des préparations cordiales ou alcoolisées. Sydenham, ennemi de la routine, va prendre exactement le contrepied : *he rejected the hot and cordial method of treatment in the eruptive disorder, as well in fever in general* (*Philosophical transactions*, série B, N° 12). Était-ce mieux ? Une anecdote, rapportée par quelques historiens de la médecine, apporte une réponse positive : Lors du siège de Paris en 1870 une épidémie de variole se déclenche, il y a trop de malades, certains ne peuvent être admis dans les bâtiments prévus, on les place sous des tentes et presque en

plein air ! Ils s'en trouvent bien ... Les traitements médicamenteux proposés sont anecdotiques, comment traiter une maladie virale ? A vrai dire la pratique de Sydenham est simplement moins létale que celle de ses confrères, et il reconnaît volontiers qu'il en sait peu : *As to what may be the essence of the smallpox, I am, for my own part, free to confess that I am wholly ignorant, this intellectual deficiency being the infortune of the human nature, and common to myself and the world large on.* C'est après 1700 que, revenant de Constantinople, Lady Mary Wortley Montagu importera la pratique de la variolisation.

La population de Londres avoisinait 500 000 habitants. En 1667, on avait dénombré 1 196 décès causés par la variole ; en 1668, 1 468.

A History of Epidemics in Britain, 1894.

La chorée de Sydenham (1686)

Elle est mentionnée dans tous les traités de médecine. Le malade offre le panorama classique de la danse de Saint-Guy. C'est une maladie infectieuse frappant surtout les enfants, qu'il ne faut surtout pas confondre avec la si grave Chorée de Huntington. Les prescriptions sont quand même typiques de l'époque (saignées, eau de cerises noires, une potion contenant de l'absinthe, de l'écorce d'orange, des fleurs, du gingembre confit et de l'eau de bryone...).

Le laudanum de Sydenham

L'opium, extrait du pavot, est utilisé depuis longtemps. Sydenham simplifie le traitement en permettant de le dispenser sous forme de gouttes. Le fameux *laudanum* est une solution alcoolique contenant de l'opium et du safran.

La goutte et l'hydropisie

On estimera sans doute, que la maladie dont il s'agit est de nature difficile à connaître et presque indéchiffrable, ou que moi, qui depuis trente-quatre ans suis tourmenté, j'ai l'intelligence lente et lourde, puisque mes observations tant sur la maladie que sur son traitement sont si peu satisfaisantes. Quoiqu'il en soit, j'exposerai de bonne foi tout ce que j'ai pu savoir... Et le texte qui suit est quand même la meilleure description jamais faite de cette maladie ! Pour le pauvre goutteux qu'il est, et pour ses confrères en maladie, il ajoute ceci : *Mais ce qui doit me consoler, ainsi que les autres goutteux, c'est que des rois, des princes, des généraux d'armée, des amiraux, des philosophes, et plusieurs autres hommes illustres, ont vécu et sont morts de la sorte. En un mot, la goutte a cela de particulier qu'on ne trouvera presque dans aucune maladie, c'est qu'elle tue plus de riches que de pauvres, et plus de gens d'esprit que de stupides.* Petite consolation d'amour propre, et qui ne compense guère les souffrances du goutteux.

Le diabète

Sydenham pensait que le diabète était une maladie de l'assimilation, l'excès de chyle non digéré serait éliminé par le rein, il s'en suivrait un épuisement et un amaigrissement du malade.

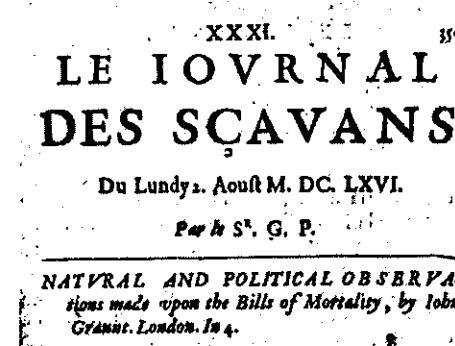


Lettre à Robert Boyle, écrite en 1688.

J'ai le bonheur de guérir mes patients, du moins d'avoir peu d'erreurs à me reprocher ; mais je ne peux me vanter d'échanger une correspondance suivie avec d'autres professeurs de la faculté... Bien que je sois pris par ma tentation de réduire ma pratique à une plus grande simplicité et d'en laisser au passage une partie à Charing Cross, je constate qu'ils se contredisent eux-mêmes et voudraient que le monde croie que je dois leur prouver davantage de choses qu'ils ne pourraient le faire à mon égard.

Robert Boyle, 1627-1691

J.d.S. du 2 août 1666. Les statistiques médicales de John Graunt



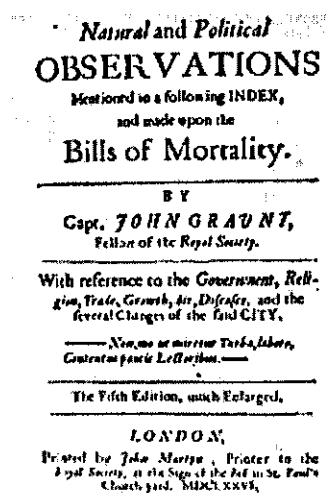
C'est une chose très particulière aux Anglais de faire des billets de mortalité, c'est-à-dire des listes qui contiennent chaque semaine combien il naît de personnes, combien il meurt, et quelle est la cause de leur mort (...). L'auteur de ce livre ayant examiné tous ces billets de mortalité y a fait plusieurs réflexions curieuses. Il en résulte une véritable statistique médicale. Il compare les hommes et les femmes, il compare les habitants de la ville et ceux de la campagne, curieusement, il attribue une influence bénéfique aux vapeurs et fumées qui recouvrent Londres !

Que de 100 enfants qui naissent en même temps, il n'en reste 6 ans après que 64 ; au bout de 16 ans, il n'y a plus que 40, au bout de 26 ans, on n'en trouve que 25, au bout de 36 ans, il n'en demeure que 13, au bout de 46 ans, il n'y en a plus que 10, au bout de 56 ans, il n'en reste que 6, au bout de 66 ans, il n'en demeure que 3, au bout de 76 ans ces 3 sont réduits à 1. Enfin, au bout de 80 ans, il ne reste plus personne.

John Graunt (1620-1674), marchand de drap et échevin de la City, fut certainement un des premiers démographes ! Il a pris conscience de l'importance des *Bills of Mortality* et les a magnifiquement exploités.

Je crois que la tenue de ces bulletins, à ce qu'il paraît, commence à être établie en cette année 1592, époque de grande mortalité. Après un certain temps d'abandon, ils ont été repris en 1603, également après l'apparition de la grande peste (John Graunt, 1662).

Il est à signaler que Graunt avait utilisé les données en faisant preuve d'esprit critique. La collecte des mentions d'état civil était opérée par des femmes âgées, munie d'un bâton rouge, signe de leur fonction, mais celles-ci, souvent d'anciennes prostituées, pouvaient, moyennant une pinte ou une pièce, ne pas déclarer tous les cas de vérole (qui devenaient alors des cas de *consumption*), ou de peste qui entraînaient le bannissement des familles.



Une gloire posthume

Sydenham fut extrêmement apprécié par ses contemporains séduits par un homme au comportement modeste qui soignait les patients en utilisant quelques remèdes choisis et obtenait des résultats appréciables. Normalement, même pour des personnalités remarquables l'aura s'estompe quelque peu avec le temps, or pour Sydenham c'est l'inverse on assiste à la naissance d'un véritable culte, c'est presque de l'adulation ! Dès le début du XVIII^e siècle son image d'Hippocrate anglais, détracteur des spéculations et des hypothèses et à la pratique basée sur l'histoire naturelle était bien établie. Boerhave (1668-1738), médecin qui attira à Leyde des étudiants de toute l'Europe, l'encense (*Angliae lumen, artis Phoebum, veram Hippocrati*, etc. : la lumière de l'Angleterre, la compétence d'Apollon, la vérité d'Hippocrate...), von Haller (1708-1777) met l'accent sur ce que l'on appellerait maintenant sa pratique éthique. Confortée par un poème de George Sewall (mort en 1726), **A new Hippocrates in Britain reigns**, l'opinion lui est entièrement acquise. Beaucoup plus tard, jusqu'à nos jours, les louanges ne cesseront pas :

He laid for all times the foundation of clinical medicine (George Newman, 1924)

The greatest English physician (Maurice Cranston, 1957)

The greatest physician this country has ever produced (Kenneth Dewhurst, 1966)

The leading doctor of his day (James Axell, 1968)

Probably the greatest physician of the age (G.A.J. Rogers, 2007)

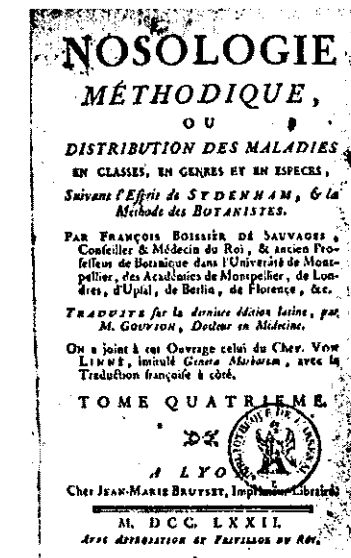
Il n'y a pas que les anglo-saxons ; en France aussi l'estime est générale, Théophile de Bordeu (1722-1776) apprécie cet *honnête et sage praticien* qui, comme Barbeyrac le grand médecin de Montpellier, *n'était pas savant, mais sage, ce qui vaut beaucoup mieux pour l'exercice journalier de l'art* (...). Il est dans la bibliothèque de tous les gens de l'Art. Le médecin des Lumières ajoute quand même : *ses livres sont précieux, mais il faut les lire avec réserve* (...), *ses formules se ressentant de l'époque à laquelle il avait vécu*.

Comment comprendre cette unanimité ? Sydenham n'a pas fait de découverte médicale majeure, n'a pas promu des traitements originaux, certaines descriptions de maladies sont inadéquates. Ce n'était pas un « moderniste », il méconnaît l'anatomie pathologique, n'a pas été sensible à l'apparition du microscope, il fréquentait pourtant Boyle, Hooke et Wren favorables à ces pratiques, mais son tempérament puritain ne favorisait pas l'acceptation de ces nouveautés. (His passionate Puritan morality clearly limited his medical research écrit Kenneth Dewhurst.) **MAIS**, l'essentiel ne peut apparaître dans les brèves analyses des revues ! Sydenham peut être considéré comme le plus grand nom de la **NOSOLOGIE** (*nosos* = maladie, c'est l'étude des signes distinctifs qui permettent de définir les maladies).

Sydenham qui affirme *qu'il ne faut pas faire œuvre d'imagination ou de raisonnement, mais découvrir ce que sont les opérations de la nature*. Il s'intéresse en tout premier lieu aux phénomènes qui restent constants d'un malade à l'autre, cherche à comprendre l'origine et la marche des épidémies, et arrive à faire une sorte d'« histoire naturelle des maladies ».

Le terme « nosologie » est attesté en anglais en 1721 ; il apparaît en France en 1747. On attribue à François Boissier de Sauvages la paternité de cette branche de la médecine, sans doute à tort : il se réclame de Sydenham.

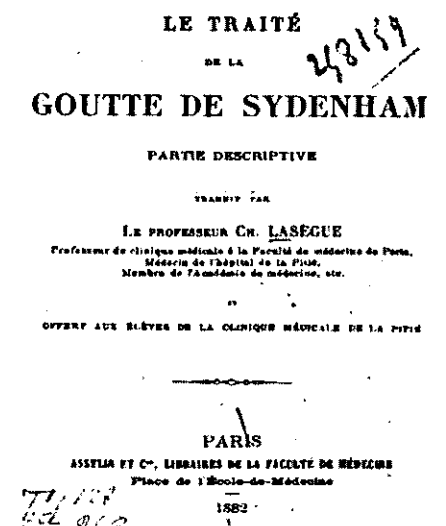
La consultation des quatre volumes de sa *Nosologie méthodique* est intéressante, parfois pittoresque, (songeons à la classification de différentes formes de nymphomanie...). Elle confirme que l'auteur, en tant que clinicien, est inférieur à l'Anglais.



François Boissier de Sauvages (1706- 1767), **médecin et botaniste**, fut un professeur influent à Montpellier où il a eu Bordeu comme élève. Pour lui, les maladies, comme les êtres, ont des caractéristiques constantes, il est possible de les classer et il donne un tableau descriptif et met *au point un procédé de classification qui dépasse les frontières de la science*. Ses références sont doubles : les travaux de Sydenham, d'une part et le système de classification du monde végétal employé par les Botanistes. (Boissier de Sauvages correspondait avec Linné.) Boissier qui se réclame du Maître anglais va quand même loin en subdivisant à l'infini les maladies en classes genres et espèces !

Consultons la littérature médicale de la fin du XIX^e siècle en France : on ne trouve pas de mentions de Guénault, de Fagon, de Daquin, de Vallot et d'autres médecins du « Grand Siècle », mais on traduit Sydenham, on l'étudie en Faculté ! En 1838, est publiée à Paris chez M. Gautret, la *Médecine Pratique de Thomas Sydenham*. L'ouvrage est traduit par A-F Jault, professeur au Collège Royal de France, qui écrit dans sa préface : « Sydenham est le premier d'entre les modernes qui nous ait donné un Recueil considérable d'observations. Je n'entends pas ici, par le terme d'*observations*, un amas de faits particuliers qui souvent ne mènent à rien quoiqu'ils ne puissent avoir quelquefois leur utilité : j'entends des descriptions exactes des maladies, et des méthodes curatives qui résultent d'un très grand nombre d'observations particulières, et qui deviennent alors des règles de pratique. » En 1841, l'*Encyclopédie des sciences* se réfère largement au médecin anglais. Enfin, en 1882, le professeur Charles Laségue (1816-1883) publie *Le traité de la Goutte de Sydenham* ; il se limite à la partie descriptive, les prescriptions médicamenteuses sont d'une autre époque. Il écrit ceci :

« La partie descriptive, elle, n'a pas plus vieilli tant par la forme que par le fond, je n'ai eu rien à retrancher, ni à y changer un seul mot. »



Dans ce concert de louanges, il y a des réserves. D'abord le fait qu'il ait quitté Londres au moment de la grande peste, mais était-il souhaitable de rester dans un Westminster totalement dépeuplé ? Et aussi le fait de ne jamais citer ses sources, car il a quand même bénéficié d'apports antérieurs (il a nettement été influencé par Hippocrate, Francis Bacon et Boyle) ; il a été cependant intellectuellement cohérent, méprisant le cursus universitaire classique, il a accueilli de jeunes confrères pour des formations relevant du compagnonnage.

Sydenham décrit parfaitement les maladies, les remèdes sont ceux dont on dispose à l'époque... (*Saigner et purger, et le reste qu'a si bien décrit Molière*, J.d.S. 6 février 1702). Mais il est toujours pragmatique ! Ainsi, visitant un malade dépressif et totalement affaibli par le cycle infernal saignées et purgations, il se démarque du confrère qui l'avait précédé : *Je lui ordonne donc un poulet rôti et une pinte de bière !* Ah ! le bon Docteur ! Il est quand même curieux que l'homme à l'origine de la médecine clinique ait eu ce parcours singulier : rebelle, soldat, puis médecin !

Le médecin doit être l'observateur et l'interprète de la nature, l'observation et l'expérience sont ses meilleurs guides.

Un médecin qui fait de l'expérience la règle de sa conduite marche en sûreté, et s'il arrive à s'égarer, elle le redresse aussitôt et ne manque pas de rectifier ses idées. Elle est la pierre de touche des opinions et des systèmes.

Les opinions de quelque Homme que ce soit m'ont toujours paru mériter si peu de créance, que je tiens même les miennes pour suspectes toutes les fois qu'elles sont contraires à celles d'autrui.

Celui qui observera attentivement l'ordre, le temps, l'heure où commence l'accès de fièvre quarte, les phénomènes de frisson, de chaleur, et en un mot tous les symptômes qui lui sont propres, aura autant de raisons de croire que cette maladie est une espèce, qu'il en a de croire qu'une plante constitue une espèce parce qu'elle croit, fleurit et périt de la même manière.

Sydenham, cité par Boissier de Sauvages



Quelques sources

Journal des Savants

Philosophical Transactions

Dictionnaire des Sciences Médicales. Biographie médicale. T7. Panckoucke, Paris, 1825.

Hélène Berlan, Etienne Thévenin : *Médecins et société en France du XVI^e siècle à nos jours*. Privat, 2005.

Gilles Baroux : *Philosophie, malades et médecine au XVIII^e siècle*. Honoré Champion, 2008.

Kenneth Dewhurst : *John Locke, physician and philosopher*. The Wellcome Historical Medical Library. Londres, 1963.

Kenneth Dewhurst : *Dr Thomas Sydenham, his life and original works*. The Wellcome Historical Medical Library. Londres, 1966.

René Dumesnil : *Histoire illustrée de la Médecine*. Plon, 1935.

Mirko Grmek. *La première révolution biologique*. Payot, 1990.

J.M. Pearce. *Thomas Sydenham, the British Hippocrates*. Journal of neurosurgery and neuropsychiatry, 1995.

Yves Pouliquen. *Mme de Sévigné et la médecine du Grand Siècle*. Odile Jacob, 2006.

Jacques Roger. *Les sciences de la vie dans la pensée française au XVIII^e siècle*. Albin Michel, 1993.

Jean-Charles Sournia. *Histoire de la Médecine*. La Découverte, 1997.

Hendrick de Witt : *Histoire du développement de la Biologie*. Tome 2. Presses polytechniques et universitaires romandes, 1994.

